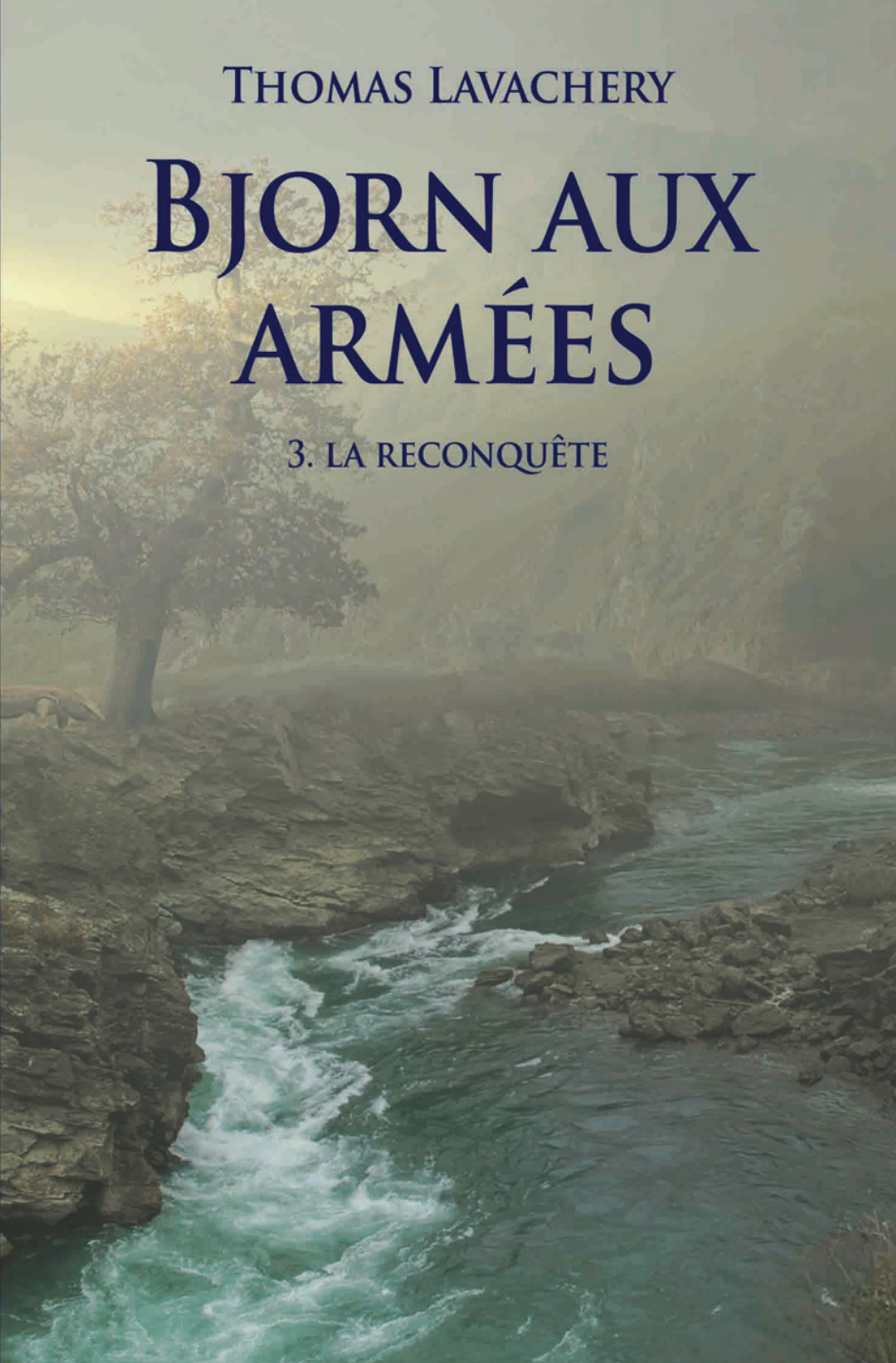


THOMAS LAVACHERY

BJORN AUX ARMÉES

3. LA RECONQUÊTE



Le livre

Après la défaite au Fizzland, Bjorn s'est rendu dans les steppes lointaines pour chercher de l'aide auprès d'un chef barbare. L'expédition a tourné au désastre, et Bjorn s'est enrôlé, contraint et forcé, dans l'armée de Batachikhan, le nouveau maître des steppes.

Côtoyer le seigneur de guerre n'est pas sans risque. L'homme a l'esprit tortueux, un cœur d'acier, une main de fer. Malheur à celui qui n'a pas l'heur de lui plaire ! Dans le sillage du conquérant, Bjorn prend du galon, apprend l'art de la guerre et de la stratégie militaire. Entre deux combats, il devient même père en adoptant une fillette trouvée dans le désert.

Le Fizzland paraît soudain bien loin... Qu'attend Bjorn pour délivrer son peuple et revoir sa chère Sigrid ? Qu'attend-il pour redevenir un morphir ?

« Ce lundi 27 juin à 17 h 45, j'ai mis le point final aux aventures de Bjorn le morphir, commencées il y a quatorze ans. Bjorn aux armées 3 : la reconquête est ter-mi-né ! C'est une grosse étape pour moi, à telle enseigne que je me sens bizarre depuis cette délivrance : un peu désœuvré et de mauvais poil. Les surprises sont nombreuses, et le lecteur prendra dignement congé de tous les personnages importants. Je n'en dis pas plus. *You'll see...* »

Extrait du blog de Thomas Lavachery

Prix Libbylit du Salon du livre de Namur (2005)

Prix Sorcières (2006)

Prix des Jeunes Dévoreurs de livres (2006)

Prix du festival de Cherbourg (2010)

L'auteur

Voyager, [Thomas Lavachery](#) connaît. Son métier de cinéaste et d'ethnologue l'a mené aussi bien au Yunnan, en Chine, que sur l'île de Pâques, où son grand-père a mené une mission archéologique en 1934. Mais avec *Bjorn le*

Morphir, Thomas entraîne ses lecteurs plus loin encore, jusqu'aux frontières de son imagination, au pays des grands froids, des demi-trolls qui zozotent, des loups-garous et des papillons grignoteurs de cadavres...

THOMAS LAVACHERY

BJORN AUX ARMÉES

3. LA RECONQUÊTE



l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Pour mon fils Simon

Les Tours goles

RUS

BATUKS

Porte des Prairies



BOUIGOURES

Babalik



GENGIDES



Kuech
Nemoluntemulum-
Bathimulum

HORDE DOREE





Monts Subar

Toundourza

TOUNDOURS

Taregues

Monts Uagym

VOLOUGS

OULANOURS

Kiat

BIRGHIDES

Tatar

Dologhon

Urbahir

Le lépreux

Chaine de l'Algop

Mont Weilang

Royaume du Soleil

Levant

Dans *Bjorn aux Armées I*, le morphir relatait la guerre qui a opposé son pays, le Fizzland, aux royaumes voisins. Nommé jarlal à seize ans, il a mené la campagne, conseillé par Jaglavok l'hirogwar, spécialiste en stratégie militaire. Deux batailles – deux victoires mémorables – ont anéanti les Ghizois et les Arlandais. C'est alors que le roi Karl du Skudland, prétendument neutre, a lancé ses armées sur le pays affaibli et raffé la mise.

Dans les instants qui ont précédé la défaite, les compagnons de Bjorn l'ont poussé à fuir. Jaglavok lui a suggéré d'aller trouver son ami Tchortchi, chef puissant des steppes de l'Est, pour obtenir son appui. Le conseil semblait extravagant : pourquoi ce seigneur aiderait-il les Fizzlandais ? Personne n'a cinq ou dix mille hommes à sacrifier à une cause étrangère...

Rempli de doute, de culpabilité aussi, à l'idée de laisser derrière lui ses frères d'armes, le morphir a pourtant décidé de tenter sa chance auprès du chef toundour. Il a enfourché Daphnir, son dragon volant, et pris la route du Levant.

Blessé au ventre par le revenant Hafkell, Daphnir a réussi à voler jusqu'au Mont Rafninn, où il s'est écroulé avant d'entrer en hibernation, état propice à sa guérison.

Bjorn a continué à pied. La Ranga, vallée de son enfance dévastée par la neige maléfique de 1065, se trouvait sur son chemin. Il s'est arrêté à l'endroit de l'ancienne

demeure familiale, où se dressait uneasure habitée par un ermite. Bjorn a reconnu Gunnar, son frère aîné, disparu depuis des mois et animé d'une profonde rancœur à son égard.

Bjorn aux Armées II s'ouvrait sur les retrouvailles terribles. Gunnar s'est jeté sur Bjorn pour le frapper au visage. Épuisé par la guerre et les blessures, le morphir n'avait pas la force de se défendre. Gunnar, intrigué par cette passivité, a fini par se calmer. Bjorn a pu lui révéler la situation du pays. Il lui a ensuite appris la mort de leur père, Érik, sur le champ de bataille. Anéanti, Gunnar a fondu en larmes... les frères sont tombés dans les bras l'un de l'autre.

Bjorn a proposé à Gunnar de faire avec lui le voyage vers les steppes, et ils sont partis par une claire soirée de mai.

Après un périple mouvementé qui a duré six mois, les frères ont passé la Porte des Prairies, entrée du vaste territoire des Gols, en compagnie d'Orbei, jeune Arlandaise au passé tourmenté. Orpheline, elle est arrivée chez les Gols en son enfance et est devenue l'une des leurs.

Parvenu sur les terres des Toundours, le trio a cherché Tchortchi, l'ami de Jaglavok. Le chef était insaisissable, car il se cachait du seigneur de la bannière blanche : Batachikhan, le nouvel homme fort des steppes. Tchortchi a tout de même fini par se montrer. Lorsque Bjorn lui a demandé de l'aide, il a éclaté de rire, et pour cause : ayant essuyé plusieurs défaites durant l'été, il n'avait plus d'armée et se trouvait aux abois. Lui-même aurait eu grand besoin de secours !

Tchortchi a proposé aux jeunes Vikings de demeurer avec lui, d'épouser son combat, en leur assurant qu'un

jour prochain, quand il aurait retrouvé sa puissance, il viendrait en aide aux Fizzlandais.

Bjorn et Gunnar ont partagé un temps la vie de Tchortchi, apprenant de lui, tombant sous le charme de ce chef à l'aura sans pareille. Au matin du 6 mars 1069, tandis qu'ils séjournaient dans la Toundoura, forteresse des Toundours, ils ont été surpris par l'armée de Batachikhan. Tchortchi et les cinquante-cinq guerriers de sa garde sont sortis pour affronter la multitude. Le chef avait interdit à Bjorn et à Gunnar de le suivre, aussi les frères ont-ils assisté à sa mort du haut des remparts, impuissants, honteux de n'avoir pas désobéi.

Ils sont alors descendus dans la cour boueuse afin d'attendre l'ennemi en compagnie d'Orbei et des habitants civils de la Toundoura. Un cavalier trapu est entré, seul. Coiffé d'un vieux casque en cuir, il montrait un visage lisse, commun. C'était Batachikhan.

Le terme morphir désigne une certaine classe de héros nordiques, la plus rare. Le morphir se distingue par l'évolution soudaine de son caractère et de ses aptitudes physiques : d'abord peureux et malingre, il se « lève » un beau jour pour devenir un guerrier d'exception.



1

TOGOYAB

La première fois que je le vis, c'était à la Toundoura, lorsqu'il y pénétra seul, à cheval, tandis que nous attendions agenouillés dans la boue, Gunnar, Orbei, moi-même et tous les habitants de la forteresse. Rarement dans ma vie j'avais senti une telle tension. Hommes, femmes et enfants semblaient sur le point de se liquéfier. Gughlug le vieillard, sorte de maire du château, était l'image vivante de la peur. Même Orbei, si courageuse, n'en menait pas large.

Petit et trapu, Batachikhan demeura longtemps immobile sur sa selle de bois, promenant sur nous un regard vide. J'eus froid tout à coup, et je sentis mon cœur se rétrécir. Les bruits de l'armée nous parvenaient du dehors, évoquant le bourdonnement d'une ruche, et le sol tremblait de manière imperceptible. Soudain, Zopitok le taureau, animal énorme et bossu, au pelage noir, poussa un meuglement.

– Sssst, émit Gughlug afin de le faire taire.

Batachikhan n'avait pas bougé. J'osai lui jeter un regard furtif. Ses yeux étaient fermés et son visage lisse n'avait pas l'air vrai. Se pouvait-il qu'il fût en train de dormir ?

Enfin, après un moment interminable, le chef fit entendre sa voix :

- *Togoyab*, dit-il, et l'atmosphère se détendit d'un coup.
- Clémence, traduisit Orbei dans un souffle. Nous allons vivre.

Batachikhan sauta de sa selle et étira ses membres courts. Gughlug et quelques autres se jetèrent à ses pieds. Le front dans la boue, ils proférèrent d'infinis remerciements. Le chef leur parla d'un ton tranquille, monocorde, puis leur tourna le dos pour aller caresser le front de Zopitok. Ce qu'il ordonna alors fit pâlir les habitants de la Toundoura.

– Que se passe-t-il ? s'enquit Gunnar tandis que Batachikhan, rejoint par deux de ses lieutenants, gravissait l'escalier menant à la grande salle de la forteresse.

– Il a donné des instructions pour le banquet de ce soir, révéla Orbei en se mettant debout. Il veut qu'on cuise Zopitok.

Le taureau bossu était une bête sacrée, vénérée par tous les membres de la tribu toundoure. Ils lui parlaient avec respect, le laissaient déambuler à sa guise sans jamais le réprimander pour les nombreuses bêtises qu'il faisait. Pendant notre court séjour à la Toundoura, je l'avais vu renverser une dizaine de seaux à lait. Si Zopitok s'endormait au milieu du passage, s'il bloquait une issue, les Toundours s'interdisaient de le déranger, attendant patiemment qu'il se réveille et consente à bouger.

– Je ne pensais pas qu'une telle chose fût possible, dit Orbei.

- Quoi ? demandai-je.
- Ordonner l'abattage d'un animal-dieu, aucun chef

n'avait jamais osé, je pense. Il ne craint rien, ni les esprits guerriers du peuple toundour ni l'âme furieuse de Zopitok. Batachikhan est un homme fou.

Un conciliabule animé se tenait à quelques pas de nous. Les habitants de la Toundoura geignaient, pleuraient en prenant le ciel à témoin. Bientôt, trois individus, dont Gughlug, se détachèrent du groupe pour venir trouver Orbei. Ils la supplièrent de procéder à la mise à mort du taureau.

– Tu es une étrangère, plaïda Gughlug. Une grande amie des Gols, certes, mais tu es née ailleurs, ainsi que l'attestent tes cheveux de paille et les taches rousses de ton visage. Nos dieux ne t'en tiendront pas rigueur si tu...

– Je suis une Gole ! protesta Orbei. Arrivée dans la steppe à neuf ans, j'y ai grandi. Nourrie au boulgol, élevée parmi les Oulanours, je suis une fille de l'herbe. Aray ! Je ne tuerai pas Zopitok, allez au diable !

– Qui alors ? pleurnicha Gughlug.

– Tu es le chef de cette communauté, le gardien de la Toundoura, cette tâche te revient.

Plusieurs voix approuvèrent Orbei. Plutôt que d'assumer son devoir, Gughlug choisit d'y couper par le moyen le plus simple et le plus immédiat : il s'évanouit. On l'aspergea d'eau glacée, on le gifla, on lui fit respirer du sel de mer... rien n'y fit : il demeura inconscient.

La grande table de la salle commune avait été dressée de façon somptueuse. Sur une nappe de soie étincelaient des chandeliers et une vaisselle d'argent. Les coupes à boire, en or massif, finement ciselées, rivalisaient de beauté avec des plats de diverses formes et tailles. Les assiettes en

cuir durci me parurent déplacées à côté du reste, mais je ne vis jamais Batachikhan manger dans de l'or ou de l'argent, même lors des plus fastueuses cérémonies. C'était l'une de ses lubies, et il en avait beaucoup.

Dans la cour, Batachikhan ne nous avait pas regardés, Gunnar et moi. Il avait pourtant remarqué notre présence, cela va sans dire. Elle ne l'avait en rien surpris, car il savait qui nous étions et pourquoi nous nous trouvions à la Toundoura. Nous fûmes conviés au repas, ainsi que les plus nobles parmi les habitants de la forteresse. Ces derniers durent se forcer à manger la chair rôtie de Zopitok, ce qu'ils firent avec des prières et des larmes, sous le regard goguenard des lieutenants de Batachikhan. Quant au chef, il sembla ne pas remarquer la torture qu'il imposait aux Toundours.

Avant de prendre lui-même un premier morceau de viande, il leva sa coupe en direction de Gunnar, et nous devinâmes aisément la raison de ce geste : c'est mon frère qui s'était chargé d'abattre Zopitok, tranchant d'un seul geste l'énorme veine jugulaire. Le taureau s'était effondré comme une masse.

Ce festin restera gravé dans mon souvenir. Dans la grande salle, si triste auparavant, régnait l'effervescence. Les plats et les carafes de verre arrivaient de tous les côtés, portés par des guerriers poussiéreux. On allumait sans cesse de nouvelles lampes, si bien qu'il faisait clair comme en plein jour. Batachikhan était d'excellente humeur. Le petit homme impavide que j'avais vu dans la cour se révélait plein de vie, volubile, et ses yeux brillaient comme des braises tandis qu'ils balayaient l'espace, ne s'arrêtant qu'un court instant sur un convive, un échanton, un objet...

Il recevait dix messages écrits ou parlés en une durée de sablier, auxquels il répondait sans hésiter. Je l'observais à la dérobée, et son assurance m'impressionnait. Même Tchortchi – paix à son âme ! – prenait un moment de réflexion pour chacune des mille décisions qui jalonnent la journée d'un chef...

À la droite de Batachikhan se tenait Khada, son principal ministre. Le chef s'entretenait avec lui de ravitaillement, tout en plaisantant avec Kegelei, un ami d'enfance jouant le même rôle que Hughinn auprès de feu le roi Harald. Kegelei était l'homme qui dit tout, qui se moque des gens de peu comme des seigneurs et raille les choses les plus sacrées. Il était ce « fou » dont maints souverains apprécient la compagnie.

À certains moments, Batachikhan menait jusqu'à cinq conversations à la fois, et en même temps il jouait plusieurs parties d'échecs. Des joueurs expérimentés se tenaient à l'écart, sur une banquette, et venaient régulièrement lui présenter leur damier. Batachikhan jetait un coup d'œil rapide sur le jeu, déplaçait une pièce, puis renvoyait son adversaire. Ce dernier partait réfléchir quelque temps avant de revenir montrer son jeu. Batachikhan n'avait pas besoin de demander quelle pièce avait été déplacée : il le découvrait au premier coup d'œil.

Le chef remportait les parties sans difficulté, ce qui m'amena à interroger Orbei, assise entre Gunnar et moi :

– Est-ce que ces hommes essaient vraiment de gagner ? Oseraient-ils vaincre le chef ?

– Batachikhan déteste la flagornerie. S'il soupçonnait un adversaire de jouer au-dessous de son niveau, il l'étranglerait de ses mains.

– Comment deviner qu’un joueur perd volontairement ?

– Batachikhan le saurait... Aray, il le saurait !

La soirée était déjà bien avancée. Les guerriers buvaient à l’avenir glorieux de leur chef, en qui ils voyaient le prochain maître de l’univers connu. Des confins de l’Est aux limites de l’Ouest, de l’extrême Nord au Sud lointain, Batachikhan étendrait son pouvoir, et les bannières blanches flotteraient sur le royaume du Soleil-Levant comme sur la Lotharingie et l’Asmagne, sur les terres rus et sur l’Asimie. Ces visées conquérantes m’étonnèrent par leur prétention, je dois le dire.

Peu après, Batachikhan m’adressa pour la première fois la parole. Il me salua dans ma langue, s’exprimant pratiquement sans accent, et vida un gobelet à ma santé. Il apparut qu’il savait énormément de choses sur mon compte. Il fit même, à l’intention de ses compagnons, un résumé fort exact de mon existence, depuis mon enfance peu prometteuse jusqu’à ma nomination à la tête des armées de mon pays et à ma défaite, en passant par mon expédition aux enfers. Il parlait dans un gol élaboré qu’Orbei nous traduisait de son mieux. Sa définition du mot « morphir », agrémentée d’une courte évocation de Snorri, mon plus grand devancier, nous laissa pantois, Gunnar et moi.

– Par Thor, comment est-ce possible ? laissa échapper mon frère.

Batachikhan déplaça un cheval sur un damier, répondit à une question chuchotée à son oreille, but à grands traits de l’alcool de lait...

– Tu as donné une leçon d’escrime à Temur la Foudre, à ce qu’il paraît, dit-il en fizzlandais.

– Il serait plus juste de dire que nous avons fait jeu égal, répondis-je.

– Ta modestie plaide en ta faveur, Bjorn fils d'Érik.

– Où as-tu appris à parler notre langue, seigneur ? s'enquit Gunnar.

– On n'interroge pas le chef de la bannière blanche, s'empressa de dire Orbei. Excuse-le, ô maître des batailles, ô favorisé de Tangri, il ignore les usages.

Batachikhan n'en voulut pas à mon frère et daigna répondre à sa question. Il y avait eu récemment une mode des esclaves blonds dans les steppes. Nombre de seigneurs gols faisaient capturer des Vikings, des Anglois ou des Saxons aux cheveux clairs pour leur servir d'échansons, de gardes du corps, de secrétaires... Batachikhan avait possédé un jeune Fizzlandais prénommé Ulf, comme le grand armurier, précisa-t-il avant d'ajouter :

– Il a été mon aide de camp pendant six mois et m'a enseigné votre dialecte. Un bon joueur d'échecs, sur ma foi. Il est mort d'une chute de cheval : échine brisée. Je l'ai regretté.

Kegelei le Fou s'était éclipsé un peu plus tôt sans que personne ne le remarque. Il surgit dans la grande salle à ce moment, affublé de la peau de Zopitok. Plié en deux, la face peinte en noir, il se mit à tourner autour de la table en émettant des grognements. Les Toundours étaient partagés entre indignation et horreur. Kegelei vint leur brouter les cheveux et leur souffler dans les oreilles. Les rires des hommes de Batachikhan résonnèrent dans les vieux murs de la Toundoura.

– Je suis l'âme de Zopitok ! beuglait Kegelei. L'âme du vieueux taureau des Toundours. Meueugh ! Meueugh !

Il sauta tout soudain sur la table, montrant une agilité peu commune, et se mit à danser entre les plats et les bols. Souple et précis, il ne renversa rien avant d'arriver à la hauteur des convives toundours. C'est alors que ses pieds commencèrent à faire valser la vaisselle. Parvenu à mon niveau, il parut hésiter sur le parti à prendre. Kegelei me dépassa, et je me crus épargné. J'avais tort, car d'un coup de talon, il propulsa sur moi un bol rempli de vin d'herbe. Je me retrouvai trempé.

Mon réflexe fut de me tourner vers Batachikhan pour voir sa réaction. Nos regards se croisèrent ; le sien, hypnotique, me transperça l'âme, pour ainsi dire, me forçant à détourner les yeux. Je ne pus savoir s'il approuvait ou non le geste de son fou.

L'aube pointait au-dehors. La plupart des convives, à commencer par le ministre Khada, ronflaient bruyamment. Certains dormaient la tête sur la table, d'autres étaient tombés en arrière. Kegelei marmonnait à côté de son maître, débarrassé de la peau du taureau. Cette dernière, étalée dans la poussière, servait de litière à quatre ou cinq guerriers assommés par l'alcool. Un vieux Toundour tirait sur un coin, essayant sans succès de récupérer la précieuse relique. Il pleurait, le malheureux homme.

Gunnar avait beaucoup bu mais demeurait lucide ; quant à Orbei et moi, nous étions restés à peu près sobres. J'ignore combien de litres de vin d'herbe et de lait fermenté avait ingurgité Batachikhan. Un autre que lui eût depuis longtemps roulé sous la table, de cela je suis certain.

Un coq chanta. Le chef prit une cruche, son gobelet

d'argent et vint jusqu'à nous. Il boitait, suite à une blessure reçue dans ses jeunes années. Il s'assit près de moi, sur un méchant tabouret, si près que son genou touchait le mien, et me gratifia d'un sourire engageant.

– Tchortchi a dû vous dire pis que pendre à mon sujet, commença-t-il. Il m'a décrit tel un monstre sans cœur ni morale, je gage.

Comme nous restions silencieux, il poursuivit :

– Ne vous a-t-il pas raconté que je le traiterais comme un chien si je le prenais vivant, que je l'humilierais en le faisant marcher à quatre pattes et manger par terre, dans une écuelle ?

– Si, admit Gunnar.

– J'en étais sûr ! Et je parierais mille *galars* d'or qu'il vous a conté cette histoire où j'aurais profité, pour vaincre un ennemi de mon clan, de la maladie qui ravageait son village...

– Ton adversaire avait accepté une trêve pendant que tes hommes étaient fiévreux. Ensuite, quand ses guerriers se trouvèrent mal à leur tour, et que les tiens furent guéris, tu en profitas pour attaquer et anéantir son village.

– Vilain procédé, n'est-ce pas ? Sauf que l'histoire est fausse, comme nombre de celles qui courent sur mon compte et visent à ternir mon image.

Il se servit une rasade d'alcool.

– Je suis un homme bon, n'en déplaise à mes ennemis, déclara-t-il. Mes conquêtes n'ont qu'un but : étendre le manteau blanc de la paix sur le monde. Aray, tel est mon objectif !

Un large sourire punctua cette phrase, révélant une rangée de dents irréprochables. Et je me fis cette réflexion

qu'il est rare de voir un homme de cinquante ans conserver une telle denture.

Les rayons du soleil naissant pénétrèrent subrepticement dans la salle commune. Batachikhan nous dévisagea l'un après l'autre, longuement, puis il frappa dans ses mains. Un guerrier de sa garde apparut, jeune homme à face de lune qui me remit le sabre de Temur. L'arme m'avait été prise peu après l'entrée du chef dans la Toundoura.

– C'est un grand jour pour toi, Bjorn fils d'Érik, dit Batachikhan. Et pour vous aussi, Gunnar et Orbei, car vous entrez à mon service. L'Histoire est en marche, et je trace la route. Dans le sillage du conquérant, il y a beaucoup à gagner... beaucoup à perdre également, si la fidélité fait défaut une seule fois.

Orbei s'agenouilla ; nous l'imitâmes avec un temps de retard. Batachikhan nous effleura le crâne avant de se lever lestement.

– Reposez-vous un peu, Vikings, dit-il en quittant la salle. Le départ est imminent.

– Nous voilà enrôlés sans discussion, souffla Gunnar d'une voix rauque.

Orbei posa sa grande main sur mon épaule. Je m'attendais à un commentaire de sa part, mais elle ne dit rien. Je gage que, comme moi, elle était exténuée. Ce n'est pas tant le manque de sommeil qui était en cause – plutôt la tension éprouvée dans la compagnie de Batachikhan. Nombreux sont les témoins qui ont parlé de son magnétisme particulier. J'ajouterais que sa présence entamait l'énergie des personnes qu'il rencontrait, un peu comme si, par un conduit invisible, le chef aspirait les fluides vitaux.



2

LE CERCLE DE CHASSE

Nous avons marché à pied, comme la majorité des soldats, afin d'atteindre la plaine immense, laissant les Monts Subar derrière nous. Des milliers de chevaux nous attendaient en bas des montagnes, gardés par les palefreniers de l'armée, classe d'hommes à part, joyeuse et effrontée. Je reçus un petit cheval robuste, couleur miel, répondant au nom d'Anda.

Nous étions, Gunnar et moi, déjà habitués à l'équitation des steppes, fort différente de celle pratiquée dans nos contrées. Car les Gols n'utilisent les rênes que pour arrêter leur monture, laquelle se commande par ailleurs sans l'aide des jambes. Un petit coup de cravache signifie à la bête de prendre le trot, un deuxième provoque le galop. Le cavalier obtient le changement de direction en déplaçant son corps sur l'un des côtés. Je m'étais rapidement fait à cette manière de gouverner les chevaux, tandis que Gunnar avait eu plus de mal, pestant et jurant dans les débuts de son apprentissage.

Le printemps était là, et la steppe commençait à renaître. De petites fleurs blanches parsemaient l'herbe verdissante,

animée par un vent fantasque. L'armée de Batachikhan, composée de sept mille hommes, avançait dans un désordre indescriptible. On eût dit une horde de brigands. Des cavaliers galopèrent entre les rangs, s'arrêtaient, revenaient en arrière sans raison apparente... Les uns s'invectivaient, se faisaient d'étranges grimaces, d'autres se poussaient en riant, tels des enfants.

– Ne t'ai-je pas entendu vanter un jour la discipline des guerriers gols ? dis-je.

– Ces hommes de la bannière blanche sont des soudards, répondit Orbei en fronçant ses minces sourcils. Ils sont tous *bagoyun* : fous, toqués.

Nous assistâmes à une scène étonnante : un guerrier avait blasphémé le nom de Tangri, le dieu suprême des Gols. Il fut désarçonné, déshabillé et fouetté durement avec un boyau de renne. La correction avait été si sévère que le malheureux resta, sans connaissance. Je pensais qu'il était mourant, en passe d'être mangé par les vautours. Pourtant, nous vîmes le gaillard nous dépasser un peu plus tard en trombe, bien droit sur sa selle et chantant à gorge déployée.

Parfois, sans crier gare, un cavalier saisissait un tambour et se mettait à jouer. Ceux qui l'entouraient prenaient aussitôt un air martial. Des rangs bien nets se formaient, les chevaux allaient au pas... Ce bel ordre guerrier durait un court moment avant de se dissoudre dans les rires. Nous avions assisté à une parodie.

Batachikhan allait devant, comme il sied à un chef, entouré du ministre Khada, de Kegelei et de ses principaux lieutenants. Il me fit appeler à l'approche du soir pour chevaucher à son côté.

– Sais-tu combien il y a de quinze lames parmi les Gols ? m’interrogea Batachikhan à brûle-pourpoint.

Dans les steppes, le niveau d’un escrimeur se définit en « lames ». Le « une lame » est un débutant, le « cinq lames » est un bretteur moyen et, à partir de dix lames, on est considéré comme un excellent manieur de sabre ou d’épée.

– Trois, répondis-je.

– Juste. Et sais-tu leur nom ?

– Je connais seulement Temur.

– Les deux autres sont Badaï, mon fils aîné, et Barte l’Éclair, que voici, dit Batachikhan en me désignant un guerrier aux cheveux de cuivre.

L’homme me salua d’une inclinaison de tête tandis que son visage large, d’une grande beauté, restait sans expression.

– Il faudra un jour que vous croisiez le fer, Barte et toi. Pour l’honneur et en toute fraternelle amitié.

Un cavalier couvert de poussière arriva au galop. Son cheval, le poitrail plein d’écume, avait les yeux exorbités. Il passa un rouleau de parchemin au ministre Khada, qui le transmit à Batachikhan.

– *Betog Wei metug-da*, annonça le chef après avoir lu le message. La princesse Wei a un rhume de poitrine, traduisit-il à mon intention. Sais-tu qui elle est ? Non, sans doute. Wei est la troisième fille du roi Gaozhou, du Soleil-Levant. Une cigogne mal embouchée.

Il rendit le parchemin à Khada. Le ministre lut à son tour en remuant les lèvres, vérification que je jugeai bien inutile, voire déplacée, puis rangea le message dans les plis de sa longue robe de feutre.

– Tu te demandes peut-être en quoi m’intéresse le rhume de la princesse Wei, dit Batachikhan.

– Certes, fis-je.

– C'est que tout m'intéresse, Viking. La famine en pays gvar, le mariage d'Aliénor, princesse de Lotharingie, les intrigues à la cour de Moravière... Un jour, je régnerai sur ces gens, sur ces peuples. Il faut que je sois bien renseigné de ce qui les concerne. Dieu voit tout, Dieu sait tout. Je dois être comme lui puisque je suis son représentant sur la terre.

Il me jeta un regard de biais afin de mesurer l'effet produit par sa déclaration. Il se tut un long moment, un sourire indéfinissable flottant sur ses lèvres minces. Je crus un instant qu'il allait éclater de rire, mais il n'en fut rien.

– As-tu des nouvelles de ton pays depuis les longs mois que tu l'as quitté pour venir chercher l'aide de Tchortchi ?

– Non, mentis-je.

– Le roi Karl du Skudland a donné les provinces du nord aux Vorages, ces pouilleux mangeurs de cadavres. Ta vallée natale est tombée dans leur escarcelle, et c'est bien malheureux.

Il fit une pause, puis :

– Karl a mis son fils cadet, Arnor, sur le trône du Fizzland, et il l'a marié à une fille de ton peuple. Tu la connais bien, c'est Sigrid fille d'Ull, ton ancienne fiancée.

Batachikhan se retourna pour lancer un ordre. Il prit connaissance de plusieurs courriers et s'entretint un instant avec Barte l'Éclair, qui partit ensuite vers l'ouest, à bride abattue.

– Tu n'as pas cillé en apprenant le mariage de ta fiancée, observa-t-il alors. De deux choses l'une : ou bien tu m'as menti et tu avais des informations, ou bien tu es un

jeune homme de grand sang-froid... Ou encore tu n'avais pas de vrais sentiments pour cette Sigrid.

– Je l'aime infiniment, déclarai-je.

– Tu seras donc heureux de savoir qu'elle se porte bien. Elle a eu un enfant, un garçon, l'autre mois. Il est né sans vie, malheureusement.

Batachikhan contemplait l'horizon rougeoyant, droit devant lui, ce dont je fus bien aise.

Lorsque les grillons du soir commencèrent à grésiller, l'armée s'arrêta pour camper. Des centaines de tentes s'élevèrent sous nos yeux. Nous avions déjà assisté aux prouesses des hommes de Naranbaatar, le chercheur de poivre, qui avaient édifié leur *yourtak* bariolé en un temps record. Ici, l'effet se révéla plus saisissant, car c'est une forêt entière d'habitations de feutre qui surgit de terre.

Gunnar se débrouillait déjà en langue gole – mieux que moi. Il alla proposer son aide à un groupe qui terminait de placer les séparations intérieures d'une tente, et fut bien accueilli.

La distribution de boulgol eut lieu peu après, annoncée par des sons de trompe. Ce plat traditionnel est un mélange de farine, de viande bouillie et d'herbe hachée menu. On y ajoute parfois des baies ou des pois secs. Les Gols en mangent des quantités incroyables à tous les repas.

Nous étions une vingtaine, assis autour d'un feu de bouse dûment allumé par Orbei. L'humeur générale me parut maussade, mais je n'y prêtai guère attention, me trouvant moi-même fort déprimé. Cette nouvelle que Sigrid avait attendu un bébé me laissait anéanti. Rien à

voir avec le sentiment de révolte, la colère terrible éprouvée lorsque j'avais appris son mariage. J'étais comme assommé, et j'avais l'impression que mes veines charriaient un sang épais, bourbeux.

Un guerrier grommela quelque chose en repoussant son bol.

– Voilà ce qui s'appelle un boulgol pauvre, dit Gunnar en fouillant son hachis. Corne bouc, il n'y a pas une once de viande dans cette mixture !

– J'ai plus de chance, dis-je en lui tendant mon récipient. Prends, je n'ai pas faim.

Voyant des hommes se rouler dans leur manteau, s'installant pour dormir à la belle étoile, et d'autres entrer dans les yourtaks, je m'informai de l'endroit où nous devions coucher.

– Tu es un seigneur, un quinze lames, dit Orbei. Ta place est sous la tente, et la nôtre aussi, qui sommes tes compagnons.

– Dans laquelle irons-nous ?

– Tu choisis.

Gunnar, la pipe au bec, conversait avec son voisin, un guerrier massif, aux yeux tristes. Je lui souhaitai la bonne nuit, ainsi qu'à Orbei, et me dirigeai vers le yourtak le plus proche. Il était, comme c'est l'usage, composé d'une pièce centrale et de nombreux compartiments. Deux ou trois dormeurs s'y trouvaient déjà. L'un d'eux éteignait le bas d'un pilier blanc comme s'il se fût agi d'une amante. Je choisis un compartiment vide et m'allongeai sur le sol tendu de feutre.

La rumeur du camp emplissait la nuit. Je passai un long moment à tenter de retrouver l'image de Sigrid, mais son

visage m'échappait. Quant au souvenir de sa voix, je l'avais perdu depuis longtemps. Je m'endormis avec une pointe au cœur et un peu de fièvre.

Orbei attendit que le camp fût silencieux pour venir se coucher contre moi. Chaque nuit, son grand corps m'enveloppait de la sorte, et je m'en trouvais bien.

– Tu es là ? murmura-t-elle.

– Je suis réveillé, si c'est ce que tu me demandes. Réveillé par tes soins.

– Que t'a-t-il dit ? Batachikhan a dû te révéler quelque chose. Tu as été malheureux toute la soirée.

– Sigrid...

– Ta fiancée, ton amour...

– Elle n'est plus ma fiancée puisqu'elle a épousé Arnor du Skudland... Sigrid a eu un bébé qui est mort en naissant.

Orbei chercha ma main à tâtons, l'attira à ses lèvres pour y déposer un baiser.

– Je suis désolée, ami, souffla-t-elle.

– Je vais retourner dans mon pays et tuer Arnor, déclarai-je. Je lui passerai le sabre de Temur à travers le corps.

– Il faudra attendre pour cela. Batachikhan ne te laissera jamais partir, de peur que tu serves un autre que lui.

– Je m'échapperai, nous nous échapperons à la faveur de la nuit. Réveille Gunnar et allons !

Je fis mine de me lever, mais Orbei me retint dans l'étau de ses bras.

– Reste tranquille. Nous sommes surveillés. Tu n'as rien vu, toi, mais cinq hommes au moins sont chargés de nous avoir à l'œil. Ils sont là dans le noir, éveillés comme des hiboux, aux aguets.

– Lâche-moi.

Au lieu d'obéir, elle serra plus fort, à m'étouffer.

– Quitter le camp est déjà impossible. Admettons que nous sortions tout de même, grâce à Tangri. Eh bien, nous n'aurons pas fait deux lieues que nous serons rattrapés et mis à mort.

– Je prends le risque.

– Non, non et non, car je t'en empêcherai. Aray, je te protégerai contre toi-même!... Sois patient, je t'en conjure! Plus tard dans la saison, ou durant l'été, une occasion se présentera. Il faut seulement endormir la vigilance du chef. Faisons-lui croire que nous sommes tout à lui, âme et corps, battons-nous comme des fauves sous la bannière blanche et recevons les récompenses de guerre avec le regard fou des amoureux de l'or. Et puis un jour, quand l'armée sera dans l'Ouest, filons! *Gjap! gjap!* galop!

– C'est la sagesse même, approuva une voix sépulcrale.

– Tu ne dors pas, toi! dit Orbei. Gunnar-les-Grandes-Oreilles, hi! hi!

Je m'étais calmé, relâché, convaincu par les arguments d'Orbei. Ses doigts jouèrent un peu avec mes cheveux, les entortillant à plaisir, puis elle cessa tout mouvement. Je pensai que le sommeil l'avait prise, quand elle s'exclama :

– Demain, nous aurons un *tchergèche*! Batachikhan l'a ordonné.

– Une chasse, traduisit Gunnar.

– Battue géante, gibier sans nombre! Aray, la journée sera riche et le boulgol du soir aussi!

Elle se pencha sur moi pour faire couler dans mon oreille ces vers composés dans l'instant :

*Graisse ton arc, morphir,
Affûte bien tes flèches.
Cent mille bêtes vont mourir
Demain lors du tchergèche.*

Au point du jour, une partie des guerriers, plusieurs milliers, s'assembla autour d'un haut mât peint en blanc, planté à une demi-lieue du camp. Nous étions parmi cette foule piétinante qui attendait le signal de Batachikhan. Le chef arriva, à cheval, et leva la main avec une certaine nonchalance.

Nous nous dispersâmes vers tous les points de l'horizon afin de former le fameux tchergèche, autrement appelé « grand cercle de chasse ». J'avais perdu Gunnar et Orbei dans la cohue du début.

Nous avançons d'un pas égal, en rythme, sur plusieurs rangées qui se fondirent petit à petit pour en former quatre, puis trois, puis deux... et finalement une seule, après plusieurs heures de progression. Le hasard voulut que je me trouvasse dans la proximité de Kegelei, qui me frappa par son sérieux tout au long de cette chasse extraordinaire.

Le soleil était à son zénith lorsque des sons de trompe annoncèrent la fin de la marche. Les plus proches guerriers – Kegelei sur ma gauche, un inconnu sur ma droite – se trouvaient chacun à cinquante pas de ma position. Et je pouvais voir l'immense courbe humaine se prolonger au-delà de l'un et de l'autre et se perdre dans les lointains.

Je n'étais qu'un point sur un cercle qui, d'après mes estimations, devait mesurer quelque cinquante lieues de circonférence. De nouveaux beuglements résonnèrent.

Nous commençâmes à rebrousser chemin, assez lentement, et en faisant tout le bruit possible. Certains, tel Kegelei, frappaient du poing sur de petits tambours qu'ils portaient en bandoulière ; d'autres jappaient ou sifflaient. Des heures passèrent avant qu'on aperçoive les premiers animaux fuyants devant nous. Canards marcheurs, lièvres, vaches sauvages, rennes, élans... ils filaient comme des dératés.

Le cercle se refermait toujours ; nous allions au coude à coude à présent, tandis que le soir descendait sur la steppe. L'excitation de mes voisins grandissait. L'arc à la main, Kegelei me fit signe de me tenir prêt. J'étais, pour ma part, armé d'une lance et d'une massue de chasse.

Un éclair muet zébra le ciel nuageux ; ce fut comme un signal. Les bêtes acculées commencèrent à revenir sur leurs pas. J'assommaï un renne, Kegelei envoya sa première flèche sur une chèvre noire. Un taureau velu, cousin de Zopitok, fondit sur nous. Je lui décochai ma lance en même temps qu'il recevait une dizaine de traits. Il enfonça notre mur, blessant deux hommes au passage, et poursuivit sa course à vive allure pour se figer soudain au sommet d'une éminence. « Meugh ! » grogna-t-il avant de s'écrouler sur le flanc et de rouler en bas de la petite pente, mort.

Nous tordions le cou aux canards et aux lapins, assommions et transpercions tout ce qui passait à notre portée. Les cadavres palpitants restaient sur place. Ce carnage allumait des braises dans les yeux gols et, je l'avoue, dans les miens. Toute pitié avait déserté nos cœurs. Seul Kegelei le Fou semblait résister à l'excitation générale : calme et méthodique, il se contentait d'accomplir son devoir. Le

voir à l'œuvre eut le don de me refroidir les sens, d'éteindre en moi le feu de la sauvagerie.

Le grand mât blanc se dressait à cent pas de moi dans l'obscurité naissante. Mes semelles de cuir foulaient le sang des animaux. Sous la lumière des torches, les Gols entamaient déjà le travail de dépeçage.

– Gunnar ! appelai-je. Orbei !

C'est en scrutant la pénombre que j'avisai une curieuse excroissance sur le dos d'un élan mort. M'approchant, je reconnus un enfant, accroché aux poils de la bête qui le recouvraient en partie. Un guerrier qui avait suivi mon regard se pencha avec circonspection. Il eut une sorte de haut-le-corps.

L'instant d'après, sa masse d'armes fendait l'air en sifflant.

– Non ! hurlai-je, bloquant son geste de justesse. Un enfant, c'est un enfant !

– *Bark-aguch !* gronda l'homme.

Il me repoussa vivement, je tirai mon sabre et lui fis face. Kegelei survint sur ces entrefaites pour nous demander des explications. Le guerrier, un personnage rondet, au visage à demi brûlé, lui en donna d'un ton rogue.

– C'est un bark-aguch, dit Kegelei en se tournant vers moi. Fils de bête, bâtard de loup, démon... Il faut le tuer !
Zougd, zougd !

– Non, protestai-je, la lame brandie. Je ne vous laisserai pas...

Un attroupement s'était formé. Kegelei soupira, haussa les épaules, avant d'ordonner à tout le monde de se disperser. Le guerrier brûlé fit quelques difficultés à obéir.

Kegelei sut se montrer persuasif, et l'homme s'en alla en traînant les bottes. Je sus que je m'étais fait un ennemi.

L'enfant, le visage enfoui dans le pelage de l'élan, était nu comme un ver et d'une maigreur indescriptible. Sa peau noircie ressemblait à du charbon de bois. Quel âge pouvait-il avoir ?

– Ce petit diable vivra cette nuit, dit Kegelei. Demain, le seigneur Batachikhan décidera de son sort.

J'acquiesçai distraitement. Accroupi à côté de l'enfant, j'étendis le bras vers lui.

– Gare aux morsures ! me prévint Kegelei. Les bark-aguch ont les dents empoisonnées, *gopdai-yo* !

Du même auteur à l'école des loisirs

Collection MÉDIUM

Bjorn le Morphir

Bjorn aux enfers, tome I : Le prince oublié

Bjorn aux enfers, tome II : La mort du loup

Bjorn aux enfers, tome III : Au cœur de Tanarbrok

Bjorn aux enfers, tome IV : La Reine bleue

Bjorn aux armées, tome I : Le jarlal

Bjorn aux armées, tome II : Les mille bannières

Ramulf (grand format)

C'est l'aventure ! (recueil de nouvelles collectif)

© 2017, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2017, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : octobre 2017

ISBN 978-2-211-23616-4

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr